

Francesca Serra

ELLE A MENTI
POUR LES AILES

Éditions Anne Carrière

Septembre 2015

De ces quinze années d'existence, Garance a finalement déduit qu'il ne servait à rien de discuter avec sa mère. Une personne dotée d'assez de volonté pour contrôler, sans relâche, les centaines de muscles nécessaires au maintien d'une posture parfaite ne cédera jamais. Sur rien. S'exclamer « Tu ne vas pas mettre cette tenue le jour de la rentrée ! » est une chose, mais renchérir d'un port de tête souverain, coudes soutenus, pied droit pointé, doigts graduellement dépliés jusqu'à l'index, et attendre – tandis que l'ordre circule toujours, par quel tendon, quel fascia ? – d'être obéie sur-le-champ, Garance a beau y être habituée, ça fait toujours son effet. Et il ne suffit pas à sa mère de se tenir si droite, non... Ana aspire à étirer la gent féminine vers le haut : une démarche traînante, une tête penchée, des épaules voûtées, des bras ballants ou un simple regard baissé, et l'ego de ses jeunes élèves garde à jamais la trace d'une remarque cinglante. Ana méprise la populace soumise à la gravité. Les filles qui sont passées par son studio de danse se reconnaissent à leur maintien. Il est une enclave au sein de la ville, un État microscopique, régi par des règles de bienséance désuètes qu'on respecte en entrant, qu'on oublie en sortant, et que Garance seule se voit tenue d'observer où qu'elle aille.

Le Coryphée est un local d'environ soixante-dix mètres carrés ; Ana doit multiplier les plages horaires pour répondre à la demande. Et puisqu'elle assure elle-même tous les cours, le choix demeure limité au classique, au modern jazz et aux claquettes. Bien que l'offre des studios concurrents soit plus diversifiée – chez Megara on peut aussi faire du breakdance, de la danse contemporaine, africaine, de la capoeira et tout un tas de disciplines répertoriées sur leur page Facebook (que Garance visite de temps en temps) (pas souvent) (elle efface son historique après) –, la réputation du Coryphée est inébranlable.

- Pourquoi tu ne mets pas la robe qu'on a achetée ensemble ?
- J'ai pas le temps de me changer, là...

Ça agace toujours Garance d'entendre dire qu'Ana est une ancienne étoile de l'Opéra de Paris. Sa mère n'a jamais été étoile, mais plein de gens pensent qu'il s'agit d'un terme générique donné à toutes les danseuses de l'Opéra. Ils confondent avec « rat » (qui ne s'applique pas non plus aux danseurs, mais aux élèves de l'école) (enfin, bref). Ana a fait sa formation à Varsovie avant de tenter le concours ouvert aux étrangers ; elle a intégré le corps de ballet de l'Opéra de Paris à dix-huit ans, y est restée jusqu'à vingt-neuf sans jamais accéder à des rôles de soliste et l'on met sur le compte d'une grossesse, peut-être non désirée, sa décision d'ouvrir un studio en province. Garance n'en sait pas plus sur la jeunesse de sa mère, excepté qu'elle a grandi sur une île polonaise, quelque part au sud de la mer Baltique, dans une station balnéaire qui s'appelle Miedzyzdroje et que Garance est incapable d'orthographier, ou même de prononcer correctement. Elle ne cherche jamais à en apprendre davantage parce qu'il semble toujours aux enfants que la vie des parents a commencé le jour de leur naissance.

— Je la mettrai demain, la robe, c'est pareil.

— C'est aujourd'hui, la rentrée ! On a fait les boutiques exprès !

Les seuls indices susceptibles de laisser deviner qui était Ana avant gisent à l'intérieur d'un album photos. Toutes les autres mères de la ville ont Instagram ou au moins Facebook, mais la sienne n'apparaît nulle part au format numérique. Pas même sur la page du Coryphée. Garance préférerait scroller des photos de famille sur un écran ; sur papier, c'est angoissant : sa mère, on dirait qu'elle s'efface. Et qu'elle a plusieurs siècles... Ce qui est le cas, d'une certaine façon, puisque la plupart des clichés ont été pris dans les années 1990, à l'Opéra de Paris – Ana pose en costume : elle a vingt ans, elle est magnifique. Il y a également deux photos d'elle toute petite, en Pologne ; c'était une enfant malingre qui imprimait à peine la pellicule. Puis l'encre a fané sous la surface glacée si bien que, parfois, Garance doit soulever l'intercalaire transparent pour examiner une image de plus près, la secouer et la contempler encore, et elle a l'impression que sa mère n'a pas vraiment existé. Mais les gens ne paraissent jamais bien réels qu'en .jpg.

— Tu as l'air d'un sac avec ce sweat-shirt.

Non, ce qu'elle a l'air, c'est fantastique : il y a écrit « Space Cowboy » en violet dans son dos.

— Et j'en peux plus de ce jean ! Tu mets toujours la même chose...

— C'est bon, je l'enlève, feinte Garance en ne retirant que le hoodie.

Dessous, elle a un T-shirt blanc.

— Ce serait bien ton petit cardigan avec ça...

— Maman ! Je suis en retard !

— Ça prend deux minutes.

— Je sais même pas où il est, il est au sale, je crois, et y a Souad qui m'attend en bas.

— Alors, coiffe-toi au moins.

Garance expulse de l'air sonore en allant chercher une brosse à cheveux. À peine dans la salle de bains, elle entend son téléphone sonner. Elle ressort en courant mais trop tard : « Oui Souad, elle arrive tout de suite... » Elle déteste qu'Ana réponde à sa place, elle le lui a déjà dit mais quand quelque chose sonne, sa mère répond, c'est pavlovien. Garance démêle rageusement ses cheveux devant la glace, les tortille en une seule mèche qu'elle remonte et attache avec une pince en plastique. Le reflet d'Ana apparaît dans son dos.

— Pourquoi tu ne fais pas une tresse ?

— Il est où, mon portable ?

— Les pinces, c'est pour s'attacher les cheveux sous la douche.

— Mais je perds du temps là !

— Alors comme tu veux... Si tu veux ressembler à une femme de ménage...

— Qu'est-ce qu'elle a dit, Souad ?

— ... Ça te va si bien, la tresse en épi sur le côté...

— Bon, passe-moi un élastique.

— Elle a dit qu'elle t'attendait en bas.

Ana Sollogoub a très vite été adoptée par la population d'Illarène ; les mères lui sont reconnaissantes de redresser leurs créatures avachies. Le développement de certaines gamines, depuis qu'elles sont inscrites au Coryphée, est probant : on admet que leur professeur pourrait insuffler la grâce à un invertébré. Mais la jalousie est un facteur d'intégration plus important encore que les mérites, et les femmes d'ici envient surtout la beauté racée d'Ana. D'autant qu'elle n'en fait pas usage : elle est arrivée célibataire et l'est restée ; pas une mauvaise langue ne peut délier le nom d'un de ses amants (il se dit toutefois qu'il pourrait s'agir de maîtresses, ce qui expliquerait sa discrétion). De son côté, Ana s'est convertie à Illarène au point d'en incarner la mentalité. C'est un lieu qui lui va bien. Elle aurait été incapable de préciser son intuition il y a quinze ans, mais si elle avait décidé de s'installer dans cette région du sud-est de la France, c'est parce qu'elle avait perçu le pouvoir silencieux

qu'y exerçaient les femmes. Dans la répartition réactionnaire des rôles, elles ont laissé aux hommes le loisir de construire et de diriger et se sont attribué l'autorité de juger. La morale est sous leur domination. Elles dictent la parole qui se propage des foyers jusque dans les rues, les commerces, les cafés... Partout, l'on ne voit que les formes admises et façonnées par elles. Les femmes décident de *ce qui se fait et ne se fait pas*, contrôlent les images dont les habitants ont besoin pour se définir, en se comparant les uns aux autres. Ce sont elles qui déterminent à quoi doit ressembler chaque chose et sa fonction dans l'espace de la représentation.

Ilarène a fait de la beauté son étendard. Le préjugé selon lequel on ne la mériterait pas, car elle est un accident, est démenti par les gens d'ici, pour qui la beauté est une valeur absolue et le fruit d'une persévérance dont nul ne songerait à faire preuve dans un autre domaine. On dit de certains pays que les femmes y sont belles : leur patrimoine génétique perpétuerait les traits harmonieux d'une population privilégiée par son climat, ses coutumes alimentaires... À l'échelle d'une ville aussi, les femmes peuvent être belles et, si d'innombrables facteurs entrent en ligne de compte dans l'héritage de cette beauté, on ne saurait sous-estimer la volonté collective. Étant passées, en trois générations, de la lecture hebdomadaire de la Bible à celle de la presse féminine, les Ilarénoises surveillent leur nutrition, font du sport, nuancent la couleur de leur peau par une exposition modérée au soleil, se crèment, s'huilent et se lotionnent, entretiennent leur chevelure, la font couper de façon à dissimuler un front trop haut, un cou trop court, se maquillent, s'habillent, s'accessoirisent avec talent, et moins qu'une culture de leur apparence propre, c'est une esthétique de groupe qui les anime. On voit d'affreuses filles de treize ans, le visage mangé par des frisures épaisses, les joues grasses, les dents baguées, sans formes et sans cohérence vestimentaire, se changer en quelques mois à peine, sous l'influence de la communauté, en sylphides aux cheveux raides et dégradés, le visage aminci et les yeux agrandis par un savant maquillage, armées d'un sourire droit et décomplexé, montées sur talons et propulsées dans l'arène par leurs seins à peine pointés. Ces apprenties ravissent les regards déjà lassés des favorites de l'année précédente, excitent les jalousies, réveillent chez d'autres filles le désir de s'apprêter davantage ou de changer de style. Assumant leur appartenance au groupe, certaines silhouettes disgracieuses finissent par incarner de nouvelles formes de beauté : des filles trop maigres accentuent encore leur maigreur par des débardeurs amples et des pantalons serrés ; des nez trop grands saillent fièrement avec l'assu-

rance de sortir du lot des visages poupins ; des hanches trop larges se moulent jusqu'à la taille et chaloupent sans chichis, si bien que la plupart des moches sont encore belles tant le besoin de s'assimiler est vital. Les vraies laides sont ségréguées par la communauté ; ce sont celles qui ne font pas d'efforts, qui manquent de goût – ou d'argent – et refusent la chirurgie en dernier recours. D'une toute petite fille, on dit qu'elle est belle ou l'on ne dit rien ; pas d'autres qualificatifs pour décrire une enfant : la débrouillardise, la vivacité, l'autonomie, la ténacité, la tournure d'esprit ne se remarquent même pas. Quant à celles qui n'ont plus l'âge d'être belles, il faut encore qu'elles se fassent juges, sans pitié ni répit, de la beauté des autres.

Ana ne craint pas la concurrence pour sa fille. À vrai dire, Ilarène offre à Garance un contexte idéal, car son physique, qui eût suscité l'admiration n'importe où ailleurs, prend ici une dimension mystique. Tous les habitants en conviennent : Garance Sollogoub est une beauté rare. On ne peut louer d'autres adolescentes sans que la comparaison vienne aussitôt relativiser leurs qualités. Ana Sollogoub en éprouve de la fierté – et la tentation de recommencer, chaque jour, l'exégèse du visage de Garance. Elle le compare au sien, se cherche et se perd dans les écarts de ressemblance, les lignes disjointes. Elle suit les traits à rebours, retrouve l'agencement du visage de ses parents, de ses ancêtres, la typologie de son village, l'altitude des montagnes. Il paraît même improbable qu'un seul père l'ait engendrée tant sa physionomie semble composée d'influences diverses, de lointaines idiosyncrasies, d'hommes rencontrés au hasard des routes et des siècles par toute une lignée de femmes. Garance a hérité de sa grand-mère maternelle un cou gracile, d'Ana les paupières fixes, immenses, et les yeux effilés qui étirent son visage au niveau des tempes, ainsi qu'une quantité déraisonnable de cils. D'un père inconnu une bouche pleine, particulièrement belle quand elle ne sourit pas. Probablement d'une parente paternelle – parce que ceux d'Ana et des femmes de sa famille sont épais et vigoureux –, des cheveux fragiles, si fins qu'ils s'emmêlent aussitôt démêlés. C'est pour ça que sa mère est intraitable sur la coiffure : Garance a l'air d'une souillon avec les cheveux lâchés. Du père de sa mère, elle a le front haut, le nez busqué, le regard russe et nostalgique, les sourcils fournis. Et, suite à l'on ne sait quelle malformation génétique bienvenue – mais était-il nécessaire de la distinguer davantage ? –, elle a grandi avec une mâchoire légèrement prognathe. Ana lit le visage de Garance. Elle le connaît par cœur et il se dérobe à elle, il évolue chaque jour, lui échappe,

lui impose les rythmes désaccordés de sa transformation. Elle superpose dans sa mémoire tous les visages de sa fille : les multiples bouilles d'un nourrisson qui change à vue d'œil, les premières mimiques de l'enfant, la frénésie expressive de l'adolescente et, sous la surface, la figure de femme, bientôt, vieillissante, car la mémoire n'est qu'une faculté imaginative ; elle conserve les lignes du passé pour former celles de l'avenir et quand l'exercice devient trop abstrait, Ana n'a qu'à se regarder elle-même dans le miroir, pour savoir.

À force de se l'entendre dire, Garance a admis qu'elle ressemblait à sa mère. Elles ont les mêmes yeux, d'un noisette séché, presque jaune ; on dirait que la couleur a passé au soleil. Ana dit « Tu as mes yeux », comme si sa fille les lui avait pris et qu'il fallait noter la dette pour être sûre de se la voir rembourser un jour. Garance a aussi une minuscule cicatrice au creux de l'aile du nez, visible quand elle maigrit trop ou quand ses traits sont tirés par la fatigue. C'est un chat qui l'a griffée quand elle était bébé. Elle ne s'en souvient pas. Ana le lui a raconté. La glace devant laquelle elle tresse ses cheveux ne la réfléchit que par éclats. Les morceaux appartiennent à d'autres ; pour qu'ils ne se heurtent pas, elle les observe séparément : le nez, la bouche, les yeux, les pommettes, la cicatrice... La vraie Garance est invisible dans le miroir. Elle attache le bout de la tresse avec un élastique et aspire l'intérieur de ses joues ; c'est une moue piquée à sa meilleure amie. Elle adore quand Souad fait ça, alors elle le fait aussi, chaque fois qu'elle y pense (parfois, elle n'y pense pas pendant plusieurs jours) (comme si la moue tentait de retourner à sa vraie propriétaire) (et puis ça lui revient).

— Attends, fais voir...

— Quoi ? Qu'est-ce que j'ai ?

Ana a attrapé le menton de Garance qui voudrait se libérer mais n'ose pas et qui voit, avec horreur – comme si elle avait deux ans et qu'elle s'était barbouillé le visage en mangeant ! –, sa mère lécher son pouce pour effacer le rouge à lèvres qui déborde.

— Tu n'as trouvé que cette couleur à mettre ?

— J'aime bien, moi.

— Ça ne te va pas du tout, ce mauve. Avec tous les rouges à lèvres que tu as !

Qu'elles s'y prennent de façon plus ou moins subtile, les autres mères de la ville ne sont pas différentes d'Ana Sollogoub. Elles exécutent les mêmes gestes, prononcent les mêmes formules, séculaires. Sous chaque toit abritant une adolescente, le cérémonial est identique : la parer avant

de la lâcher dans le labyrinthe de ruelles et de ragots. Car toutes partagent cet ambigu dessin, façonné par leurs génitrices, qu'elles transmettent à leurs descendantes et qui tient en un ordre tacite : « Tu seras une pute, ma fille. »